

Nuevo Mundo Mundos Nuevos

Reseñas de libros y CD roms, 2007

Aude Argouse

***L'Amérique latine et l'histoire des sensibilités*, coord. Frédérique Langue, Caravelle n° 86, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, juin 2006, 336 p.**

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Referencia electrónica

Aude Argouse, « *L'Amérique latine et l'histoire des sensibilités*, coord. Frédérique Langue, *Caravelle* n° 86, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, juin 2006, 336 p. », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Reseñas de libros y CD roms, 2007, Puesto en línea el 14 février 2007. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index3578.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : EHESS

<http://nuevomundo.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://nuevomundo.revues.org/index3578.html>

Document généré automatiquement le 04 octobre 2009.

© Tous droits réservés

Aude Argouse

***L'Amérique latine et l'histoire des sensibilités*, coord. Frédérique Langue, Caravelle n° 86, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, juin 2006, 336 p.**

- 1 Comme avaient pu le montrer les travaux de Norbert Elias ou Georg Simmel, la sensibilité culturelle européenne est double : d'une part, une culture philosophique et abstraite dans laquelle l'historien se rapproche de ses sources pour en proposer une analyse dense, rigoureuse et méthodique et, d'autre part, une culture plus empiriste et pragmatique, dans laquelle l'historien s'inspire de tout ce qui l'entoure pour élaborer une interprétation plus libre et plus discursive des sources disponibles. C'est de cette tendance que sont issues l'histoire des mentalités puis l'histoire des représentations. L'histoire des sensibilités, qui prolonge ces deux courants historiographiques, rencontre depuis peu l'histoire de Amérique latine et y trouve un terrain très favorable. Il semble, au vu de ce numéro de *Caravelle*, que cette rencontre soit un véritable événement, car l'histoire des sensibilités contribue à remettre en question, voire à ébranler les courants historiographiques fondés sur l'histoire officielle ou l'histoire « établie » (F. Langue).
- 2 « Histoire sociale à vocation globale » (*id.*), l'histoire des sensibilités est la mise en évidence des paroles réprimées, de ce qui n'a pas été dit mais qui n'est pas pour autant indicible. Ce numéro de *Caravelle*, consacré à la rencontre entre l'histoire des sensibilités et l'histoire de l'Amérique latine, constitue également un ensemble de réflexions sur le métier d'historien et sur ses sources. Ainsi, dans cet ouvrage, macro-histoire et micro-histoire se conjuguent pour offrir un panorama intéressant liant le point de vue des acteurs à celui de l'historien selon trois axes : conscience collective de soi, conscience individuelle du monde et sensibilité de l'historien. « L'historien écrit son présent »¹ et la récurrence du thème de la violence dans ce livre est parfaitement en phase avec le contexte dans lequel il est produit, c'est-à-dire aujourd'hui, alors qu'existe toujours une violence particulière : celle du discours sur soi, de la censure et du silence.
- 3 La sensibilité de l'historien s'exerce face à ses sources et se trouve confrontée à l'historiographie. Howard Zinn dans son autobiographie, publiée récemment en français², insistait sur l'impossibilité pour l'historien de rester neutre face à son objet et face à son traitement par les historiens. En ce sens, Anne Pérotin Dumont prend à bras le corps la question primordiale de la reconnaissance de faits historiques. Elle réagit en proposant une critique du regard porté par l'historien sur la violence pendant la période révolutionnaire aux Antilles et le manque de problématisation de la violence en tant que telle par les historiens. Car, dit-elle, les sources ne cachent pas la violence, ce sont bien les historiens qui passent trop vite. Si ce n'est pas la première fois que ce constat est proposé, il est en revanche temps de réagir. Le récit des violences de guerre, des violences politiques et la création de commissions de vérité le permettent depuis quelques années. Les rapports de ces commissions permettent aux historiens de repenser le passé et d'intégrer dans leur réflexion la « violence en actes », jusque là savamment éludée. Les sources utilisées sont les témoignages, bien évidemment problématiques³. Pour les Antilles révolutionnaires, Anne Pérotin Dumont propose d'écouter celui de Louis de Calbiac, à propos des violences infligées aux esclaves, lors de la révolte de 1791. Elle aborde alors une question essentielle à l'histoire : la concordance entre les premiers historiens et les témoins. Leur concordance indique la présence d'un même substrat d'expérience commune, celui d'une violence attestée.

- 4 Ce travail fait écho à celui d'Alejandro E. Gomez sur le syndrome de Saint Domingue ou la propagation du sentiment de peur à travers toute la Caraïbe après les événements sanglants de 1791 au Cap Français. Les relations qui furent faites des événements d'alors contribuèrent à l'expansion d'un sentiment de peur et à la répercussion traumatique des événements au sein de la population blanche de la Caraïbe. Utilisant la théorie psychologique de la peur et ses trois niveaux de manifestations, du plus introverti – l'angoisse – au plus extraverti – la panique – Alejandro E. Gomez montre qu'il s'agit là d'un véritable syndrome, au sens clinique du mot, c'est-à-dire « une altération psychologique caractérisée par une série de symptômes qui se répètent dans tous les cas qui se présentent ». Par une analyse comparative des événements survenus dans divers endroits de la Caraïbe entre 1790 et 1806, on voit que la peur-panique de la révolte noire s'est répandue partout, occasionnant des modes de réponse particulièrement radicaux et violents.
- 5 C'est également en étudiant la manière dont les individus réagissent au monde qui les entoure que María Eugenia Albornoz Vásquez propose de mieux connaître les intériorités, moteurs de l'action humaine. Elle choisit la honte – *vergüenza* – comme sentiment et comme valeur pour mettre en lumière son rôle-clef dans la formation des subjectivités et dans l'ordre social. Avec ce sentiment, à la fois vécu et imposé, c'est à la relation individu / communauté que l'auteur fait référence, tout en précisant bien que ce mot, somme toute intraduisible de manière satisfaisante en français, renvoie à la réserve, à la pudeur et au respect. Dans la société chilienne de la fin du XVIII^e siècle, on distingue la bonne honte qui est sentiment juste, de la mauvaise, qui doit être anéantie. En effet, les comportements réputés dévergondés – on retrouve ici la racine commune au mot castillan – justifient la violence avec laquelle on les traite. Cependant, c'est la distinction entre bonne honte et mauvaise honte qui permet d'identifier le comportement adéquat.
- 6 Ainsi, bien que les documents étudiés par Maria Eugenia Albornoz Vásquez ne soient pas des documents à vocation littéraire, ils nous conduisent à un discours sur la honte, discours social incorporé dans chaque individu, qui dès lors est perceptible dans les dépositions et les stratégies mises en œuvre par les plaignants et les accusés. Sont alors révélées ce que l'on pourrait appeler des consciences collectives de soi, constituées par ces discours sur soi rendus, par ce travail, à la sensibilité de l'historien.
- 7 Plus loin, Sandra Gayol propose, à travers une analyse de la réparation des outrages, dans la société *porteña* de la fin du XIX^e siècle, une meilleure compréhension de la construction des identités, en particulier de l'identité masculine. On y voit des hommes lutter pour défendre leur réputation, à un moment où l'honneur ne se trouve plus directement lié avec la question du rang social et où, dans cette époque de mutations sociales, les identités sont peu stables. On retrouve, comme dans le texte de Maria Eugenia Albornoz Vásquez, l'analyse des trois niveaux d'expression : la parole écrite, orale et le geste. Mais ici, c'est du point de vue du bon usage de l'insulte que l'auteur se place afin de montrer que dans le contexte urbain, il existe un code de l'injure et que son utilisation tactique témoigne d'un certain respect. En revanche, la violence excessive, synonyme de perte de repère dans les moyens de réponse, entraîne le manque d'honneur d'une personne et la rend moins respectable. Ce qui ressort essentiellement de cette analyse, c'est la constance du rapport de l'individu avec la sphère publique, particulièrement en ville, puisqu'il doit, dans l'Argentine républicaine, se soumettre à la critique et répondre en permanence de sa personne.
- 8 Rosalina Estrada Urroz, qui étudie également la force des mots dans un contexte urbain, se rapproche davantage des études bien connues d'Alain Corbin, en notant que « les dispositions sur l'hygiène et la morale montrent un changement de sensibilité dans la perception de la ville ». Elle travaille alors sur les injures dans la ville mexicaine de Puebla au XIX^e siècle et tente de montrer ce qui se cache derrière les mots. L'introduction au texte concerne la ville de Puebla telle qu'elle apparaît, ce à quoi elle aspire. Puis, derrière les mots se dévoile la ville

invisible, cachée derrière la ville ordonnée, et qui est faite des choses quotidiennes. Dans ce monde, bien souvent celui du voisinage « qui n'est pas propice à la vie privée », se développe tout un langage de l'injure et de la diffamation. La différence réside, selon R. Estrada Urroz, dans le fait que la diffamation soit raisonnée, l'injure non. Dans cet univers des relations urbaines quotidiennes où se cache la violence des mots, sont révélées également les règles de conduite idéale, et ce qu'est l'honneur. C'est la lutte pour le respect qui se dévoile dans les mots de la lutte.

9 L'historien est également un lecteur, et Nádia Maria Weber Santos, dans son texte sur l'œuvre littéraire de Lima Barreto, au Brésil, rappelle que la catégorie littéraire est à la fois une narration et une interprétation du passé. Le document littéraire est un type particulier de document, qui n'est pas « formel ». « Pédagogie de la sensation, le document littéraire exige une approche particulière ». Parce qu'il propose ce qui a été vécu, senti, perçu, il permet de révéler à l'historien le registre des nuances des sensibilités d'une époque, c'est-à-dire ses valeurs, ses concepts, ses notions et ses pratiques sociales. « Comme la littérature comporte des fictions, l'histoire aussi comporte des éléments liés à la fiction ».

10 C'est ainsi que, dans sa recherche sur la folie dans les textes littéraires du début du XX^e, Weber Santos nous présente Lima Barreto comme un produit social et historique de son temps. C'est une figure en souffrance qui lui permet de porter un regard critique et sensible sur la société dans laquelle il vit. En effet, le rejet, l'alcool, la maladie et les finances désastreuses l'ont conduit à plusieurs reprises à l'hôpital. Lima Barreto est, tout au long de sa vie et de son œuvre à la poursuite d'une justice intellectuelle car il se sent – il se sait – victime du fait de ne pas être blanc. Cette souffrance fut la matière première de ses écrits. Mais Lima Barreto dévoile surtout une sensibilité de l'exclusion dans le Brésil pré-moderne, à travers l'expérience douloureuse de l'internement psychiatrique.

11 Dans son texte sur le mouvement de 1922 et la naissance de la modernité brésilienne, Sandra Pesavento propose précisément une série de réflexions sur l'identité nationale au Brésil. Cette identité nationale est constituée d'une « compréhension du national » qui reflète précisément la modernité culturelle au Brésil, née en février 1922 dans un théâtre de Sao Paulo. La proposition des artistes réunis lors de la semaine de l'Art moderne était de changer impérativement dans l'expression artistique brésilienne un certain nombre de choses, notamment dans l'interprétation du passé et ce, afin de construire le futur. Ce mouvement entraîne une perte de légitimité des valeurs dominantes jusque là.

12 C'est en étudiant les tensions existantes dans les valeurs qui nourrissent le processus de reconstruction des valeurs identitaires que Sandra Pesavento montre que l'identité nationale brésilienne est « le fruit d'une sensibilité confrontée à ces tensions qui constituent l'identité nationale. » Ces points de tensions renvoient également à une problématique individuelle puisqu'ils posent sérieusement la question du singulier « inscrit dans une culture universelle » et qui plus est « à temporalité multiple » puisque le Brésil doit se penser tout en ayant été objet de penser. La complexité de la construction identitaire au Brésil, (« il faut plonger dans le Brésil profond pour comprendre ») vient de ce mélange, peut-être même confusion, entre la recherche d'authentique en même temps que celle d'une pureté originelle. « La consécration de cette énergie, présente dans l'inconscient collectif de la nation, produit comme une compensation symbolique à l'égard des traumatismes identitaires du pays » .

13 Le dernier texte dont l'auteur est Mabel Moraña propose une analyse de la relation nation-violence-subjectivité en Amérique latine depuis la fin de la guerre froide. Rappelant que l'occidentalisation de l'Amérique s'est faite dans la violence, toujours légitimée par les discours dominants puisqu'ils servent les intérêts de certains secteurs de la société. L'imposition des *modernités* en Amérique latine a plutôt été un travail de Procuste, mené par ces secteurs dominants au détriment des alternatives. Face à cette violence structurelle et

institutionnalisée, il existe d'autres formes de violence, dont la violence émancipatoire des mouvements de libération, par exemple. De sorte que, « l'histoire de l'Amérique latine est aussi l'histoire des multiples pratiques et témoignages de la violence qui traversent toutes les périodes ».

14 Ainsi, c'est avec sa propre sensibilité que l'historien re-crée le passé dans le présent, en lui donnant un nouveau sens. Les actions humaines, qui font bouger les sociétés, sont inspirées par ses sensibilités. Tout en poursuivant une objectivité scientifique, une forme d'honnêteté intellectuelle, l'historien ne peut rester neutre, c'est-à-dire insensible. Et le thème de la violence, que l'on retrouve fréquemment dans les textes proposés, permet de s'en rendre compte, à travers la conscience collective de soi et la conscience individuelle du monde.

Notas

1 Muchembled, R. (1995) *Culture populaire et culture des élites dans la France moderne (XV-XVIIIè siècles)*, Paris, Champs-Flammarion, 398 p.

2 Zinn, H. (2006 [1994]) *L'impossible neutralité. Autobiographie d'un historien et militant* [trad. Frédéric Cotton], Marseille, Argone, 377 p., Mémoires sociales. Le titre original du livre est : « On ne peut rester neutre dans un train en marche ».

3 Voir Ginzburg, C. (1997) *Le juge et l'historien. Considérations en marge du procès Sofri*, Paris, Editions Verdier, 192 p.

Para citar este artículo

Referencia electrónica

Aude Argouse, « L'Amérique latine et l'histoire des sensibilités, coord. Frédérique Langue, Caravelle n° 86, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, juin 2006, 336 p. », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Reseñas de libros y CD roms, 2007, Puesto en línea el 14 février 2007. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index3578.html>

Licencia

© Tous droits réservés

Licence portant sur le document : © Tous droits réservés